

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) [Item](#)[45.Val-Richer, Samedi 23 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

45.Val-Richer, Samedi 23 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie](#), [Discours autobiographique](#), [Famille Benckendorff](#), [Famille Guizot](#), [Politique \(France\)](#), [Presse](#), [Relation François-Dorothee \(Dispute\)](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#), [Vie familiale \(Dorothee\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1837-09-23

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitSi vous pouvez n'être pas trop contrarié, pas trop en colère, comme vous dites, de l'article du Temps, n'y manquez pas, je vous prie.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°85/117-118

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 175-176, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°45 Samedi 5 heures

Si vous pouvez n'être pas trop contrariée, pas trop en colère comme vous dites, de l'article du Temps, n'y manquez pas, je vous prie. Je n'y penserai plus. J'en ai été préoccupé pour vous. Je vous ai vue inquiète de la plus simple apparition de votre nom dans les journaux. Vous m'avez parlé avec un peu de trouble de quelques lignes de la Presse que la petite princesse vous avait fait remarquer. Les difficultés de votre situation, l'humeur de M. de Lieven le surcroît d'ennui que ces malices là, un peu répétées, pourraient vous causer tout cela, m'est tout à coup venu à l'esprit. Pour moi-même, rien ne m'est plus indifférent, et je n'y aurais fait aucune attention.

Mais j'ai bien envie de vous gronder. Vous ne voulez pas " que je m'inquiète " pour vous, que mon affection pour vous soit pour moi " l'occasion de la moindre peine". Et pour qui voulez-vous donc que je m'inquiète ? D'où voulez-vous que me viennent des plaisirs ou des peines.? Madame, vous avez rencontré sur votre chemin bien peu d'affections vraies. Savez-vous ce qu'il y a dans vos paroles ? La triste habitude de voir l'affection hésiter, reculer, se cacher ou s'enfuir devant la menace, le chagrin, un obstacle sérieux, un grand ennui, un intérêt politique, que sais-je ? J'ai été plus heureux que vous en ce genre. J'ai connu, j'ai goûté des affections étrangères à toutes les craintes supérieures à toutes les épreuves, qui les acceptaient avec une sorte de joie et comme un droit dont elles étaient fières ; des affections vraiment faites for better and for worse et toujours les mêmes en effet dans la bonne ou la mauvaise fortune, dans le plaisir ou la peine, sans y avoir aucun mérité, sans y penser seulement. J'ai appris d'elles à n'y point penser moi-même, à avoir en elles tant de foi que de trouver tout simple que le chagrin leur vint de moi comme le bonheur. Et je suis sûr qu'elles avaient en moi, la même confiance. Que le temps ne nous soit pas refusé, Madame, et cette confiance vous viendra; et vous ne songerez plus à me demander de ne pas m'inquiéter pour vous, de n'avoir point de peine à cause de vous. Et je ne vous gronderai plus comme aujourd'hui.

Dimanche 7 h 1/2 M. Duvergier de Hauranne vient de partir. Nous sommes convenus que nous nous retrouverions à Paris au moment où la dissolution serait prononcée, pour convenir à de ce que nous avons à écrire partout à nos amis. Tout indique que ce sera du 1er au 10 Octobre. Je vais m'arranger pour expédier d'ici là mes affaires électorales de Normandie, pour avoir vu qui je dois voir, être allé où je dois aller, avoir dîné où je dois dîner. Vous n'aviez pas besoin de me faire remarquer votre petite vengeance de ne me parler du retard du mariage de M. Duchâtel qu'à la quatrième page. Je l'avais remarquée dès la première ligne. Mais comment pouvez-vous dire que je vous ai annoncé ce retard froidement ? Votre pénétration est là en défaut. Si vous aviez dit timidement avec crainte à la bonne heure. J'ai craint votre injustice, la vivacité de votre injustice, et le chagrin qu'elle nous ferait à tous les deux, à part l'autre chagrin lui-même, le chagrin fondamental. C'est là, j'en conviens, le premier sentiment qui m'a préoccupé, et qui a pu percer dans ma lettre. Mais froidement ! c'est un vilain mot, Madame, un mot coupable.

Les hommes sont bien malheureux dans leurs relations les plus douces. C'est sur eux que pèsent les affaires, les affaires proprement, dites, politiques, domestiques, ou autres. S'ils ne les faisaient pas bien s'ils n'y suffisaient pas, si leur situation, en était tant soit peu abaissée, leur considération tant soit peu diminué, ils perdraient aussi un peu, beaucoup peut-être, dans la pensée, dans l'imagination, et quelque jour dans le cœur des personnes qui les aiment le plus. Il faut donc qu'ils y regardent bien, qu'ils n'oublient aucune nécessité qu'ils prennent leurs arrangements, leur temps, qu'ils pensent à tout, qu'ils suffisent à tout, que toutes les affaires soient faites, et bien faites. Et quand ils font cela et ce qu'il faut pour cela, on s'étonne, on les taxe de froideur. Ce n'est pas bien, dearest. Cela ne fait que rendre le chagrin plus triste et le devoir plus difficile. Je vous en prie ; ayez avant l'époque où je vous ai ajournée, la foi que vous aurez certainement alors.

Ma mère est mieux. Les bains de pieds et le régime ont fait disparaître les étourdissements & diminué la lourdeur de tête. J'espère que nous n'aurons pas besoin de recourir à d'autres remèdes. Mais cette disposition et ses retours répétés m'inquiètent. Mes enfants sont à merveille. Nous avons depuis quatre jours le plus magnifique temps du monde, un soleil très brillant et qui n'altère point la fraîcheur de la terre. J'ai fait hier et avant-hier avec M. Duvergier, des promenades immenses dans les vallées, dans les bois. Tout le long, tout le long de la promenade, je la faisais avec un autre qu'avec lui, je parlais à une autre qu'à lui. César dictait à quatre secrétaires à la fois. J'ai fait bien mieux que César, quoique je n'eusse que deux pensées et deux conversations. Mais il y en avait une si charmante, si puissante ? L'autre était, à coup sûr, beaucoup plus méritoire que toutes les lettres de César.

10 h 1/2 Je vous remercie mille fois de votre longue, bonne, tendre lettre. Peu m'importent les détails sur M. Molé. Nous en causerons à notre aise quand nous serons ensemble. Car nous serons ensemble. J'en suis bien plus occupé que je ne vous le dis. Je travaille à fixer le jour. J'arrange, je combine. J'espère pouvoir vous le dire positivement demain ou après-demain. Ne parlez pas mal d'Adieu. Tout à l'heure, il y a une minute, je viens de le trouver si doux ! Mais vous savez bien que je suis pour la présence réelle, si fort que vous m'avez reproché de ne pas savoir jouir d'autre chose. Adieu. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 45.Val-Richer, Samedi 23 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-23

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 11/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/962>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur175-176

Date précise de la lettreSamedi 23 septembre 1837

Heure5 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Il faut donc
à tout, que
bien faites, de
pour cela, on
n'est pas bien,
chagrin plus
souvent en proie,
même, la fa-

piété, et le
détournement &
que nous
autres, sommes
à répéter
votre. Vous
sagissez que tous
qui n'attire
fait bien et
promenades
lors. Sans le
je la faisais
lors à une autre
retour, à la
quoique je
conversations.

Si vous pouvez être par
trop contrariée, par trop en colère, comme vous dites,
de l'article du Temps, n'y manquez pas, je vous prie.
Je n'y penserai plus. J'en ai été préoccupé pour vous.
Je vous ai une inquiète de la plus singulière apparition
de votre nom dans les journaux. Vous n'avez parlé
avec un peu de trouble de quelques lignes de la
Presse, que la petite princesse vous avait fait
remarquer. Les difficultés de votre situation, l'honneur
de M^{lle} de L., le Surcroît donné que ce malheur là,
un peu répété, pourroient vous causer, tout cela
m'est tout à coup venu à l'esprit. Pour moi même,
rien ne m'est plus indifférent, et je n'y aurais fait
aucune attention. Mais j'ai bien envie de vous
grouder. Vous ne voulez pas que je m'inquiète
pour vous, que mon affection pour vous soit pour moi
l'occasion de la moindre peine. Et pour qui
voulez-vous donc que je m'inquiète? D'où voulez-
vous que me viennent des plaisirs ou des peines?
Madame, vous avez rencontré sur votre chemin
bien peu d'affection vraie. Avez-vous ce qu'il y
a dans vos paroles? La triste habitude de
voir l'affection hostile, reculer, se cacher ou s'enfuir
devant la menace, le chagrin, un obstacle sérieux,

un grand ennui, un intérêt politique, que j'ai j.
J'ai été plus heureux que vous en ce genre. J'ai
comme j'ai goûté des affections étrangères à toutes
les craintes, l'oppression à toutes les épreuves, qui te
acceptaient avec une sorte de joie, et comme un
deut dont elle étoient fières; des affections vraiment
faites *for better and for worse*, et toujours les
mêmes en effet dans la bonne ou la mauvaise
fortune, dans le plaisir ou la peine, sans y
avoir aucun intérêt, sans y penser seulement. J'ai
appris d'elle à n'y point penser moi-même, à
avoir en elle tant de foi que de trouver tout
simple que le chagrin leur vint de moi comme
le bonheur. Et je suis sûr qu'elle avoit en moi
la même confiance. Que le temps ne nous soit
pas refusé, Madame, et cette confiance vous
viendra; et vous ne songerez plus à me demander
de n. pas m'inquiéter pour vous, de n'avoir point
de peine à cause de vous. Et je ne vous
prendrai plus comme aujourd'hui.

(Dimanche 7 h 1/2)

M. Duvergier de Léauraine vient de partir. Nous
sommes convenus que nous nous retrouverions à
Paris au moment où la dissolution seroit prononcée,
pour convenir de ce que nous avions à écrire par la
à nos amis. Tout indique que ce sera du 1^{er} au

10 Octobre. Je va
affaires électoral
je dois voir, être
où je dois dire
faire remarquer
parler du retour
la quatrième pa
première ligne
je vous ai donné
pénitence et le
timidement, avec
craint votre inju
et le chagrin q
à par l'autre
fondamental.
Surtout qui
dans ma lettre.
Madame, un ma
malheureux da
sur eux que p
diter, politiques
faisoient par la
situation en éle
candidature ta
aussi un peu,
dans l'imagina

don j. 9
me. J'ai
à toutes
mes, qui le
comme un
tiens vraiment
ous les
mauvais
dans y
stement. J'ai
même, à
vous tout
un comme
vient en moi
vous soit
ce vous
me demandez
n'avoir point
vous.

Le 1^{er}

partir. Non
vions à
rait prononcée
à écrire par
du 1^{er} au

10 Octobre. Je vais m'arranger pour expédier d'ici là mes
affaires électorales de Normandie, pour avoir un qui
je dois voir, être allé où je dois aller, avoir d'ici
où je dois dîner. Donc n'avez pas besoin de me
faire remarquer votre petite vengeance de ne me
parler du retard du mariage de M. Duchâtel qu'à
la quatrième page. Je l'avais remarquée dès la
première ligne. Mais comment pourriez-vous dire que
je vous ai démenté ce retard froidement? Votre
pénétration est là en défaut. Si vous aviez dit
timidement, avec crainte, à la bonne heure, j'ai
craint votre injustice, la vivacité de votre injustice,
et le chagrin qu'elle vous feroit, à tous les deux,
à pari l'autre chagrin lui-même, le chagrin
fondamental. C'est là, j'en conviens, le premier
sujet qui m'a préoccupé, et qui a pu passer
dans ma lettre. Mais froidement! c'est un vilain mot,
Madame, un mot coupable. Les hommes sont bien
malheureux dans leurs relations les plus douces. C'est
sur eux que pèsent les affaires, les affaires proprement
dites, politiques, domestiques ou autres. S'ils ne les
faisoient pas bien, s'ils n'y suffisoient pas, si leur
situation en étoit tant soit peu abaissée, leur
considération tant soit peu diminuée, ils perdroient
aussi un peu, beaucoup peut-être, dans la pensée,
dans l'imagination, et quelque jour dans le cœur

les personnes qui les aiment le plus. Il faut donc
qu'ils y regardent bien, qu'ils n'oublient aucune
nécessité, qu'ils prennent leurs arrangements, leur temps,
qu'ils pensent à tout, qu'ils suffisent à tout, que
toutes les affaires soient faites, et bien faites. Et
quand ils font cela, et le qu'il faut pour cela on
s'étonne, on les taxe de froidur. Ce n'est pas bien,
dehors. Cela ne fait que rendre le chagrin plus
triste et le devient plus difficile. A vous en prie,
ayez, avant l'époque où je vous ai ajourné, la foi
que vous aurez certainement alors.

Ma mère est mieux. Le bain de pieds et le
régime ont fait disparaître les étourdissements &
diminué la lourdeur de tête. L'espèce que nous
s'avons par besoin de recourir à d'autres remèdes.
Mais cette disposition et les retours répétés
m'inquiètent. Mes enfants sont à merveille. Vous
avez depuis quatre jours le plus magnifique temps
du monde, un soleil très brillant et qui n'attère
point la fraîcheur de la terre. J'ai fait hier et
avant hier, avec M^r Duvergier, de longues
promenades immenses dans les vallées, dans les bois. Tout le
long, tout le long de la promenade, je la faisais
avec une autre qu'avec lui, je parlais à une autre
qu'à lui. C'était d'abord à quatre personnes à la
fois. J'ai fait bien mieux que Cécile, quoique je
n'aie que deux pensées et deux conversations.

trop contrariée
de l'attente de
de ne penserai
de vous ai vue
de votre nom
avec un peu de
presse que la
remarque. Les
de M^r de L...
un peu répétée
m'est tout à la
rien ne m'est p
aucune attention
gronder. Vous
- pour vous que
" l'occasion de
voulez-vous de
vous que me
Madame, vous
bien peu d'aff
à dans vos p
voir l'affection
devant la m

Mais il y en avoit une si charmante, si puissante ! L'autre
étoit, à coup sûr, beaucoup plus méritoire que toutes
les lettres de l'âme.

10h 1/2.

Je vous remercie mille fois de votre longue, bonne, tendre
lettre. Peu important les détails sur M. Malo. Nous
en causerons à notre aise quand nous serons ensemble.
Car nous serons ensemble. J'en suis bien plus occupé
que je ne vous le dis. Je travaille à fixer le jour.
S'arrange, je combine, j'espère pouvoir vous le dire
positivement demain ou après demain. Ne parler
pas mal d'Adrien. Sans à l'heure, il y a une minute,
je viens de le trouver si doux ! Mais vous savez
bien que je suis pour la présence réelle, si fort
que vous m'avez reproché de ne pas avoir jamais
d'autre chose. Adieu, Adieu. Adieu. E